



Le corps **Corps et religion : théologie du corps**

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

La matière, le mal, le corps

Heureux soit le matérialisme qui délivre l'humanité du fardeau de la religion, de ses interdits contre le corps et de ses terreurs pour l'esprit. Dieu est mort, vive le corps. Folie de la religion, sagesse du corps. Mais les religions ont-elles la haine du corps ?

L'ascétisme passe pour être l'esprit de la religion et la voie du salut, associant la matière et le mal, l'amour et le péché. La sexualité n'est pas la vie mais le travail de la mort. Le plaisir érotique n'est pas jouissance de vie mais jouissance de mort. La matière fait corps avec la mort, la mort épouse le désir de la chair. Dès lors, pour mourir à la mort, il faut mourir au corps. Ce qui peut se faire par deux types d'ascèse : une ascèse négative qui refuse au corps ses besoins élémentaires pour vivre ou, au contraire, une ascèse positive ou orgiaque qui ne lui refuse rien. Certains mouvements gnostiques des premiers siècles après J.-C. ont pratiqué cette sorte d'ascétisme "hyperbolique", en soumettant le corps à sa propre loi de l'excès : soustraire le corps à ce qu'il comporte encore de limite pour lui ôter toute satiété, tuer le corps non par la privation mais par la privation de toute limite.

De fait, la théologie et la philosophie ont mêlé leur voix dans la haine du corps. On y

trouve, pour les mêmes raisons, le même dégoût pour les odeurs, le mépris pour l'odorat – les contempteurs du corps sont toujours des « contempteurs du nez »¹ — et le même rêve d'un corps si parfait qu'il serait non-mortel, sans désirs, c'est-à-dire chair désincarnée. Le matérialiste hédoniste objectera toujours à qui fait grand cas de la « résurrection des corps » dans le christianisme que le corps glorieux qui « connaîtrait “la suppression des misères et des infirmités qui affligent la vie présente”. Impassibilité, subtilité, agilité, clarté »² est une « antimatière, une chair désincarnée, une contradiction dans les termes »³. Pour calomnier le corps, la sensualité, l'érotisme, pour identifier la mort et la sexualité, l'esprit métaphysico-religieux invente un corps impossible : corps illuminé après la mort dans la vision béatifique de Dieu, corps androgyne d'avant la séparation des sexes comme dans le mythe évoqué par Aristophane dans le *Banquet* de Platon⁴, ou corps mutant au terme d'un progrès indéfini des sciences et de la civilisation (Fourier). La rédemption projetée dans l'au-delà la perfection du corps avant la chute et le péché, pour mieux oublier le corps ici et maintenant, la chair palpitante de désir et de jouissance mais mortelle.

Il n'y a de corps que par la naissance, c'est-à-dire par la jouissance des corps. Donc le corps c'est le mal. Le désir sexuel est la source du péché et du mal. Dans ses appendices à *L'essence du christianisme*, Feuerbach cite plusieurs saints qui tous lient indissolublement le plaisir, la chair et le péché : « La cause des péchés se trouve dans la chair » (Ambroise)⁵ ; « Le Christ est sans péchés, originel ou acquis, il est venu sur terre sans la volupté de la concupiscence ; pour lui il n'y eut pas d'étreinte... Tout être engendré est damné » (Augustin) ; « L'homme est né de la femme, donc avec le péché » (Bernard). On ne peut choisir la chair sans le plaisir, le corps sans la sensualité, la sensualité sans la mort. La religion est ascétique : l'hédonisme est matérialiste : « On ne peut séparer le plaisir de la matière. Pour ainsi dire, le plaisir matériel n'est autre que la joie que la matière éprouve à propos d'elle-même, sa confirmation par elle-même. Toute joie est confirmation de soi, tout plaisir est manifestation de force, est énergie. Toute fonction organique à l'état normal est liée à la volupté – même la respiration est un acte voluptueux, qui pourtant n'est pas éprouvé en tant que tel, parce que c'est un processus ininterrompu. (...) Bref celui qui à l'instar de la Bible et de l'Église, ne reconnaît pas le plaisir de la chair – bien entendu le plaisir naturel, normal, inséparable de la vie – celui-là ne reconnaît pas la chair. »⁶. Le plaisir sensuel, pour ainsi dire, est le plaisir de la matière à elle-même, éprouvant sa force, son énergie, la jouissance de son affirmation à persévérer dans l'être. Aucune fonction organique ne s'exerce sans jouissance (sentir l'air pénétrer les poumons, jusqu'à l'ivresse, en respirant) : le plaisir est le parachèvement de l'acte (Aristote). C'est pourquoi, refuser les plaisirs du corps, c'est dénier à la matière toute autre valeur que négative, toute aptitude à se prendre pour fin et à s'achever dans une forme de plaisir. La vie ne peut prendre plaisir à la vie parce que la matière, origine de toute vie, est corrompue. Ici on retrouve, commune au christianisme et aux « hérésies » qu'il a combattues, notamment la gnose, l'idée que la vie ne commence pas avec le corps puisque la vie elle-même s'inscrit dans l'histoire plus vaste et cosmique de la matière. Le corps est « chu d'un désastre obscur », une erreur ou une malédiction fatale (gnose), ou l'effet d'une faute (péché originel). Pour les gnostiques (à partir du II^e siècle, en marge du christianisme dont ils assimilent certains éléments à leur doctrine ésotérique), la création est le produit d'un mauvais démiurge, qui a précipité les semences primordiales de la vie du monde « hypercosmique » dans les sédiments de matière. C'est

1 M. Onfray, *L'Art de jouir*, Paris, Livre de poche, 1994, pp. 96sq

2 Ibid., pp. 93-94.

3 Ibid., p. 94.

4 189e-191a.

5 Saint-Ambroise, évêque de Milan de 374 à 397 qui a lutté contre l'arianisme (négarion de l'égalité et de la consubstantialité du Père et du Fils) et les cultes païens, et célèbre pour avoir converti saint Augustin.

6 (p. 487)

pourquoi le monde est une œuvre manquée et l'homme un être avorté. Dès lors, il faut tâcher de vivre en refusant tout ce qui participe de ce drame maléfique de la création, qu'on augmente et perpétue en consommant de la nourriture, en jouissant, en procréant ... Vivre selon la chair, c'est contribuer à l'entreprise de mort de celui qui a provoqué la scission tragique avec le monde céleste du vrai Dieu. Vivre charnellement c'est célébrer chaque jour des funérailles⁷. Le mal se répète par les besoins du corps : le mal s'enchaîne à lui-même par l'enchaînement du corps à la matière. La nutrition conduit à la destruction et finit en déchets et pourriture corporelle. « La défécation est un mal naturel du corps pesant, opaque, le symbole le plus net de notre enlèvement dans la boue originelle. D'où cette idée curieuse – mais parfaitement logique – que les corps de ceux qui purent atteindre un état supérieur de conscience, traductible par un allègement de leur matière, devaient être libérés de ces servitudes scandaleuses. Le gnostique Valentin affirme donc tout naturellement que Jésus “mangeait et buvait mais ne déféquait pas. La puissance de sa continence était telle que les aliments ne se corrompaient pas en lui, puisqu'il n'y avait en lui aucune corruption”. Ainsi notre portrait organique est simple : ce fœtus parlant, ce ver rectifié que nous sommes ne survit qu'en détruisant la vie autour de lui (comme un ver grignotant le bois pourri des poutres) et en rejetant par l'anus les produits corrompus de ce massacre corrupteur. Il absorbe l'immondice par un bout et la rejette, accrue, par l'autre »⁸.

La sagesse religieuse repose sur cette conviction de base : je suis *au* monde (par mon corps) sans être *du* monde. Le corps est mon être au monde, mais mon corps est aussi bien le malheur et la trace d'un exil. Je suis condamné au monde par le corps. L'être au monde n'est pas la condition *a priori* de l'existence, mais une malédiction, une chute. Je ne suis pas mon corps : mon corps est le tombeau de l'âme que je suis essentiellement. Et à ce thème de la chute — d'une âme dans le corps, de l'humanité par le péché, de la création dans la matière — se trouve invariablement associée la même image de la pesanteur. Celle-ci n'est pas une propriété du corps, mais son essence même et, une essence immédiatement chargée de valeur négative⁹. L'esprit, c'est la grâce, le corps c'est la pesanteur. L'âme est chose ailée, le corps, chose pesante. On comprend ainsi l'idéal de sainteté (et l'ascèse comme modèle de cet idéal) et la perfection de l'ange. Il est une créature sans corps. Son absence de compromission avec toute espèce de matière le rend libre à l'égard du temps et de l'espace. Sans corps, il n'est pas astreint aux contraintes ontologiques du corps : être ici et maintenant, connaître par l'entremise des sens. L'ange partage la puissance de la nature de l'esprit d'être omniprésent, à défaut d'être comme Dieu ubiquitaire : il est là où il veut être, survolant les siècles et les lieux. Aussi l'ange est-il sans âge, évoluant en dehors de la jeunesse et de la vieillesse, de la différence sexuelle, pourvu d'une identité numérique sans la limite de l'identité corporelle. Il sera homme ou bête, féminin ou masculin si nécessaire. Le corps est pour lui une identité d'emprunt¹⁰. Ce rapport à la légèreté, ce lien avec l'aérien, est illustré par ses ailes. « La force de l'aile est, par nature, de pouvoir élever et conduire ce qui est pesant vers les hauteurs où habite la race des dieux. De toutes les choses attenantes au corps, ce sont des ailes qui le plus participent à ce qui est divin »¹¹. L'aile disparaît comme organe pour se confondre avec son symbole (libération de la

⁷Le végétarien voit dans un steak un animal mort ; le gnostique verrait dans le “plaisir” d'un bout de tofu le travail de la mort.

⁸J. Lacarrière, *Les gnostiques*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 49.

⁹La pesanteur est le symbole de la malédiction d'avoir un corps. Mais c'est aussi bien sur le modèle du corps que la bassesse de l'âme est envisagée. Cf. Simone Weil : « Tous les mouvements naturels de l'âme sont régis par des lois analogues à celles de la pesanteur matérielle. La grâce seule fait exception. (...) Deux forces règnent sur l'univers : lumière et pesanteur. (...) Lear, tragédie de la pesanteur. Tout ce qu'on nomme bassesse est un phénomène de pesanteur. D'ailleurs le terme de bassesse l'indique » (*La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1988, pp. 7-8)

¹⁰Les anges n'assument aucun corps comme dit Saint Thomas d'Aquin, cf. *Somme théologique*, Ia, q. 51, a 2). Aussi les peintres ont-ils dû les représenter ni tout à fait hommes ni tout à fait femmes, l'un et l'autre à la fois, sans sexualité définie. Cf. J. Villette, *L'Ange dans l'art occidental* du XII^e au XVI^e s., 1940, p. 53, cité par Onfray, op. cit., p. 149.

¹¹Platon, *Phèdre*, 246d.

matière). L'aile est le véhicule de l'élévation vers l'absolu, qui affranchit de la chair et du sexe. Le néoplatonicien Pseudo-Denys l'Aréopagite se souvient de Platon quand il explique que « les allégories théologiques placent des ailes aux pieds des saintes intelligences, car les ailes signifient une rapide montée spirituelle, une élévation qui libère l'âme de toute bassesse ; la légèreté des ailes symbolise l'absence de toute attraction terrestre, l'élan total et pur, exempt de toute pesanteur vers les cimes »¹².

L'ascèse, dans le climat eschatologique et exalté des premiers siècles, devient un modèle de vie. Des moines, « ivres de Dieu » partent vivre à l'écart, pour se terrer dans des grottes, des trous du désert, des arbres creux, se suspendre sur une colonne (stylites). Le refus du monde implique un refus du corps, dans l'attente du Royaume de Dieu et la fin des temps — c'est pourquoi l'abstinence et la chasteté demeurent, même quand on aura cessé de croire à la fin imminente du monde, une règle de vie pour « hâter précisément la fin du monde... (...) “Le monde, écrit un nommé Dositée au III^e siècle, a eu son commencement par le mariage il aura sa fin par la continence” »¹³. « Les luttes quotidiennes menées par les anachorètes contre eux-mêmes, cet acharnement à tuer en eux le corps charnel mènent chez beaucoup d'entre eux à une véritable complaisance à l'égard du sordide, du macabre, du putricide et de l'insupportable. Car c'est bien là qu'il faut chercher la clé de ces comportements aberrants : dans ces zones où le masochisme côtoie l'ascèse, l'orgueil l'humilité et la luxure la chasteté. Vivre au cœur de l'immensité désertique sans jamais lever les yeux vers le ciel ou le haut de sa grotte comme saint Ellade, saint Elpède, saint Eusèbe), ne boire que de l'eau croupie et putride (comme saint Arsène et saint Sabin), passer des années dans un tronc d'arbre ou une cage sans pouvoir s'y étendre ou même lever la tête (comme saint Salamm et saint Thalète), s'enchaîner ou se contraindre à porter un tronc d'arbre en priant (comme saint Acepsime, sainte Marianne, sainte Cyre), s'entourer d'épines, de pointes, de couteaux (comme saint Maron ...), brouter et vivre des années à quatre pattes, rester debout des jours, voire des semaines, sans bouger, bras en croix en plein soleil ou sous la neige (comme saint Maroze, saint Adole, saint Jacques de Nisibe, saint Baradate, sainte Domnine), tous ces supplices volontaires, ces macérations forcenées et, sans nul doute, ces plaisirs masochistes ne peuvent que laisser une impression désagréable, en dehors même de leur absurdité »¹⁴.

L'ascèse cherche à tuer le corps — « Je tue mon corps parce qu'il me tue » dit sainte Dorothee — mais pour en créer un nouveau, pour « rendre pure la terre de son corps », c'est-à-dire pour parvenir à l'*apatheia*. Par-delà toute souffrance réaliser un état du corps identique à l'âme, en supprimant toute sensibilité, tout désir, tout besoin, toute passion. C'est l'état dernier du corps avant le corps glorieux, entre l'homme et l'ange¹⁵, qui lui-même dispose au terme dernier de l'ascèse, l'*hésychia*, sorte d'inconscience de soi-même pour se rendre immatériel devant l'Immatériel.

Les excès auxquels cet idéal ascétique ont conduit ont été condamnés par l'Église : l'auto-castration¹⁶, la diabolisation de la sexualité (hérésie cathare), la condamnation du mariage — les encratites¹⁷, disciples de Tatien, réprouvaient la vie sexuelle et assimilaient le mariage à l'adultère¹⁸. Car à trop mépriser le corps, on s'en rend finalement esclave. S'il s'agit de maîtriser

¹²La Hiérarchie céleste, 332.

¹³J. Lacarrière, *Les hommes ivres de Dieu*, Paris, Seuil, 2008, p. 22.

¹⁴J. Lacarrière, *ibid.*, pp. 245-246.

¹⁵*Ibid.*, pp. 252-253.

¹⁶Cf. Origène (185-254, philosophe et théologien de l'École d'Alexandrie, auteur de *Traité ascétique*, représentant de la gnose dite orthodoxe., condamné au concile de Gaza en 540) — mais la pratique est antérieure au christianisme. Cette condamnation est proclamée par le droit canon au IV^e siècle.

¹⁷Secte d'Asie Mineure apparue au II^e siècle, éteinte au V^e siècle.

¹⁸Saint Paul a formulé la doctrine matrimoniale dans la Première Épître aux Corinthiens (7). Il y énonce que le mariage est une sorte d'impératif hypothétique (si tu n'es pas capable de continence, alors maries-toi) et que le

le corps et de le mortifier¹⁹, ce n'est pas par l'abstinence et la mutilation. L'Église réserve la chasteté aux clercs et institue le mariage comme sacrement²⁰. Seule l'union des corps, le lien charnel réalisent le mariage. Les époux sont unis « selon le consentement des âmes et le mélange des corps ». La sexualité n'est certes licite que dans le mariage mais elle est nécessaire dans le mariage. Reste que le désir du corps doit être éradiqué au moins spirituellement, par la mort du désir et aux plaisirs charnels. Ou plutôt, il faut lire derrière la lutte à mort contre le désir, celui attaché à l'idéal d'une chair « blanche, défaite de son sang et de sa matière, de ses humeurs et de sa lymphe, de sa vitalité et de ses forces »²¹, d'un « être insensé », où l'homme serait transformé en un ange et la matière en une idée.

Ensuite, la licence faite à la sensualité et à la sexualité par l'institution sacramentelle du mariage cache une hypocrisie. Le mariage n'est pas un bien en soi, mais un bien subordonné, un idéal éthique de second rang. La virginité, la chasteté sont les états supérieurs de la sainteté. « Le mariage n'est ... qu'une indulgence à l'égard de la faiblesse ou plutôt de la force de la chair, une concession du christianisme à la nature, une rognure par rapport au sens véritable, accompli du christianisme ; mais il est bon, louable, sacré même dans la mesure où il constitue le meilleur remède contre la fornication. Il n'est pas reconnu ni sanctifié pour lui-même, en tant qu'auto-jouissance de l'amour sexuel – ainsi dans le christianisme, la sainteté du mariage n'est que tartuferie, illusion, car ce qu'on ne reconnaît pas pour soi, n'est pas reconnu, mais avec l'apparence trompeuse qu'il est reconnu effectivement. La sanctification du mariage existe, non pour satisfaire et sanctifier la chair, mais pour la limiter, la soumettre et la tuer — afin de chasser le diable par le diable : “Qui pousse hommes et femmes vers le mariage et la licence ? Le commerce charnel dont le Seigneur a rendu le désir égal à celui de la licence... D'où la sainteté supérieure de la vierge, puisqu'en soi elle n'a aucune parenté avec la vierge” [Tertullien, *De exhort cast.*, c. 9] ²² (...) “Mieux vaut se marier que d'être en chaleur” I, Cor. 7,9. “Mais combien il vaut mieux encore” dit Tertullien développant ce texte, “ni se marier ni être en chaleur. Je peux affirmer que ce qui est permis n'est rien de bon” [*Ad uxorem*, lib. I, c.3]»²³.

Le corps, même quand il n'est pas/plus le mal absolu, est ce qui sépare l'homme de Dieu et demeure, à ce titre, quelque chose de négatif. Aussi retrouve-t-on dans le christianisme le même désir de fuite hors du corps que chez Platon, le même acosmisme : « s'évader au plus vite d'ici-bas vers là-haut » (Platon) ; « Qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle » (Jean, 12-25) ; « J'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ » (Philon). Quand la vie s'est retiré du corps, le dernier sacrement consistait à refermer le péché dans le corps : le prêtre touchait successivement chaque sens en répétant la formule : « Par cette onction sainte et par sa très douce miséricorde, que le Seigneur vous pardonne tous vos délits ».

L'alternative serait donc simple : ou bien l'âme, l'idéalisme, l'ascétisme (histoire de la philosophie), ou bien le corps, le matérialisme, l'hédonisme (contre-histoire de la philosophie). L'hédonisme est la morale du matérialisme comme l'ascétisme est la morale de l'idéalisme. Ou, inversement, le mépris du corps se fonde dans une métaphysique de l'esprit ou de l'idée. « Il n'y a pas d'autres issues : soit l'idéal ascétique, le refus de la chair et du corps, le mépris du sensible et la disqualification du monde sensible et la disqualification du monde réel, soit l'hédonisme, la prise en compte des sens, des passions, du corps et de la vie. Quiconque dédaigne le nez se veut

mariage n'est pas un péché.

19« Mortifiez donc vos membres terrestres : fornication, impureté, passions coupables, mauvais désirs, et la cupidité qui est une idolâtrie ; voilà ce qui attire la colère divine sur ceux qui résistent » (Saint Paul, *Épître aux Colossiens*, 3, 5-6).

20Cf. décret de Gratien en 1140.

21M. Onfray, op. cit., p. 145.

22Tertullien (v. 160 - v. 220). Né à Carthage, apologiste, fondateur de la théologie latine.

23L. Feuerbach, *L'essence du christianisme*, Paris, Maspero, 1968, pp. 488-489.

pareil à un cadavre... »²⁴.

Le corps est le véhicule de mon être au monde et la jouissance naît avec lui. Je ne peux dissocier mon être, mon existence-au-monde, mon corps, la sensualité. Par le corps je suis donné à moi et au monde et, l'un par l'autre, à la sensualité et à la corruptibilité de la chair. Alors la religion peut promettre un corps « mystique », réincarné, glorieux. Mais pour l'ami de la Terre (Platon), cet idéal de corps est un néant de corps. C'est la vie qui est sacrée plutôt que son au-delà "métaphysique". C'est pourquoi il faut sanctifier le corps et la sensualité. « D'une manière générale dans ses rapports essentiels la vie est d'une nature totalement divine »²⁵. Le corps communie sous les espèces divines de l'eau, du pain et du vin. L'eau n'est plus le moyen par lequel l'esprit saint est communiqué à l'homme, mais le miracle d'une purification naturelle. Le pain et le vin célèbrent le travail humain de la terre nourricière. L'eau, le pain et le vin sont les sacrements d'une humanité qui s'est réappropriée son essence, aliénée dans la conscience religieuse. La religion de l'homme bénit le corps. Son *credo* est strictement sensualiste et hédoniste : « Manger et boire tel est le mystère de la communion – manger et boire sont en fait en eux-mêmes un acte religieux, du moins ils doivent l'être. A chaque bouchée de pain qui te sauve de la souffrance de la faim, à chaque gorgée de vin qui réjouit ton cœur, remercie Dieu qui te dispense ces dons bienfaisants – remercie l'homme ! (...) La faim et la soif détruisent non seulement la force physique de l'homme, mais aussi sa force morale et spirituelle, elles lui dérobent son humanité, son entendement, sa conscience. Oh ! si tu éprouvais un tel manque, une telle malchance, comme tu bénirais et louerais les qualités naturelles du pain et du vin qui t'ont redonné ton humanité, ton entendement ! On n'a donc besoin que d'interrompre le cours ordinaire et habituel des choses pour attribuer à l'ordinaire une signification qui n'est pas ordinaire, à la vie en tant que telle une signification religieuse. Saint doit donc pour nous le pain, saint soit le vin, mais sainte aussi l'eau ! Amen »²⁶.

Mais la théologie chrétienne se réduit-elle à l'idéal ascétique, à « cet esprit de séparation à l'égard de la vie du corps, du monde, donc cette tendance hyper- et anticosmique »²⁷ ? Le christianisme n'est-elle qu'un platonisme pour le peuple — d'ailleurs le platonisme n'est-il que haine du corps ? Paradoxalement, nulle autre religion n'a tant accordé au corps en faisant porter sur lui ses dogmes fondamentaux.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

²⁴M. Onfray, op. cit., p. 137.

²⁵Feuerbach, op. cit., p. 426.

²⁶ *Ibid.*, pp. 432-433.

²⁷ *Ibid.*, p. 482.